

## Témoignage

# Les derniers jours de Jacques Borgnet

François Lecureuil a écrit en 1973 ce témoignage sur la dure réalité des marches d'évacuation des camps, appelées marches de la mort. Ici l'évacuation du Kommando Flöha de Flossenbürg.

Tout au long de l'exode du commando, Jacques Borgnet avait montré un courage constant et même un entrain qu'il propageait autour de lui afin de stimuler ses camarades et de les aider à supporter les rigueurs de la faim, de la soif, la fatigue des marches forcées et l'angoisse croissante du sort que nous redoutions. Mais depuis quelques jours (je me situe au début de mai 1945), son allant avait disparu, il se traînait sur la route et me répétait souvent quand nous étions à portée de voix : "Mon pauvre François, je vais crever !" Sans doute était-il atteint de la redoutable dysenterie, mortelle pour beaucoup à cause de l'épuisement qu'elle provoquait, et se sentait-il anéanti. Lors des derniers moments de notre captivité, l'instinct de survie nous recroquevilla sur nous-même, et, dans cette ultime épreuve qui a précédé notre libération, nous nous inquiétions médiocrement de nos camarades. Même s'ils étaient très proches et très chers, comme l'était pour moi Jacques Borgnet. Pouvoir avancer sur la route, pouvoir manger quelque peu, n'importe quoi, éviter le fusil du S.S. ou le gumi du kapo, telle était notre hantise dans cette lutte individuelle contre la mort.

Le 6 mai 1945

Aussi je me rappelle que c'est avec un étonnement désespéré que j'ai revu Jacques le dimanche matin 6 mai 1945 allongé sur la paille dans le fond de cette grange où nous avions été parqués pour la nuit. Ses yeux étaient déjà vitreux, ses pommettes encore plus saillantes, le teint terreux, sans mouvement, alors qu'il était demeuré à mes yeux le modèle du courage et de l'optimisme. Nous nous approchions de lui, Pierre Goupille et moi. Par une heureuse chance - combien rare - il venait d'être distribué à chacun une petite part de pain - pain noir et gluant, mais qu'importe.

Peut-être les kapos allégeaient-ils ainsi les chariots en vue d'une fuite devant les Alliés. Car ils n'étaient pas loin de nous, les Alliés ! Nous savions confusément que la guerre devait finir dans les prochains jours et que c'était pour nous le dernier quart d'heure. Aussi combien était-il rageant de voir Jacques qui avait soutenu tant de camarades physiquement et moralement, être lui-même sur le point de passer juste au moment de la délivrance !

### "Un petit bout de pain"

Jacques avait donc reçu son petit bout de pain que Pierre Goupille avait "touché" pour lui et lui avait apporté (à moins que ce soit moi, je ne me souviens plus très bien). Réaction d'un malade devant de bons camarades ou bien acte de générosité au moment de la mort ? Je ne saurais le dire, mais ce dont je puis témoigner, c'est de son geste et de ses paroles à ce moment là. S'adressant à Pierre et à moi, il nous dit en tentant de nous donner son pain : "Partagez-vous ça : je n'en ai plus besoin" Je crois me souvenir qu'il souriait en nous regardant. Pour nous deux, âgés de 19 et 25 ans à l'époque, ce bout de pain supplémentaire était un trésor après tant de privations et de souffrances. Nous l'avons partagé et mangé devant Jacques qui s'éteignait peu à peu. Il y eut alors un appel et un rassemblement dans la cour de la ferme où stationnaient plusieurs chariots



agricoles attelés à des tracteurs. Les valides - dont Pierre Goupille et moi - furent groupés à part pour reprendre la route à pied. Les malades et ceux qui ne pouvaient marcher durent grimper sur un des chariots qui partit pour le camp de Terezienstadt (nous l'apprîmes par la suite). Puis les mourants et les cadavres furent tirés dehors par des camarades de corvée et jetés pêle-mêle sur un autre chariot. Jacques était du nombre, je l'ai vu. Était-il déjà mort quand son corps rejoignit les autres dans le chariot ? Qui peut le savoir ?

Je ne sais pas personnellement où ce dernier chargement a été conduit. Ce n'est qu'environ deux ou trois jours après que j'ai vraiment ressenti la disparition de Jacques. Tel était le degré d'abrutissement où nous avait réduit le régime concentrationnaire. J'ai pleuré. Mon émotion est encore la même 27 ans après en me rappelant ce don de pain.

François Lecureuil  
Auschwitz 185 884  
Buchenwald 53 592  
Flossenbürg 9 871